

ENTREVUE D'HIER À AUJOURD'HUI

Par Delphine Théberge, anthropologue et chargée de projet à la SHFQ

Le lien que les Hurons-Wendat entretiennent avec le territoire n'est pas nouveau et reste solide génération après génération. Cet attachement sans cesse renouvelé à la forêt est présenté sous un angle particulier à travers les entrevues suivantes. Tout d'abord, Mario Gros-Louis, un jeune ingénieur forestier qui travaille à défendre les droits de sa nation, exprime comment se vit aujourd'hui le lien avec le territoire. Juxtaposés à ses propos, les extraits d'une entrevue avec son grand-père, Harry Gros-Louis Jr. (né en 1907), ajoutent une perspective historique au discours de Mario. Ensuite, une rencontre avec un aîné très respecté à Wendake, M. Roland Pitre Sioui (né en 1933), agrmente cette rubrique avec des anecdotes qui traduisent son fort attachement au territoire et son désir de transmission de ses connaissances liées à la vie en forêt.

Mario Gros-Louis et Harry Gros-Louis Jr.

Dans le cadre d'un stage au ministère des Ressources naturelles et de la Faune, supervisé par le secteur Forêt Québec et par la Société d'histoire forestière du Québec, Julie Asselin, étudiante au baccalauréat en anthropologie, a réalisé une entrevue avec M. Mario Gros-Louis, ingénieur forestier et analyste en aménagement du territoire au Bureau du Nionwentsïo¹. Mario Gros-Louis, petit-fils d'Harry, explique que la fréquentation du territoire fait toujours partie des activités des Hurons-Wendat pour qui la relation avec la forêt est encore cruciale. À travers les propos de M. Gros-Louis, des extraits d'un entretien fait à Radio-Canada, en 1968, avec M. Harry Gros-Louis Jr², exposent le vécu en forêt d'un homme qui « a toujours été trappeur ».

Julie : Est-ce que tu fréquentes beaucoup la forêt ?

Mario : J'ai un terrain de trappe. Je suis chasseur. Je suis pêcheur. Je vais en forêt presque toutes les fins de semaine. J'ai un chalet de trappe et je veux m'en



Mario Gros-Louis devant son camp, secteur rivière du Moulin

Source : Mario Gros-Louis

construire un autre ailleurs, pour d'autres activités. Aller en forêt me permet d'enseigner des choses à mes enfants. C'est extrêmement important! La forêt, c'est ma nourriture. Chez nous, on mange tout le temps de l'original, du poisson, du chevreuil ou des produits de la forêt. Je récolte également mon bois de chauffage dans la réserve faunique des Laurentides. Je récolte aussi des plantes, des petits fruits ainsi que bien d'autres aliments comestibles. Ce que je fais en forêt est large; j'en profite même quelques fois pour me reposer. Se reposer et relaxer, c'est aussi important. Quand on va en forêt, on n'est pas à la chasse ou à la pêche 24 heures sur 24! C'est la relaxation aussi. L'accès à la forêt, c'est un droit qui est protégé par le Traité Huron-Britannique.

Julie : Qu'est-ce que tu fais comme travail ?

Mario : Je suis ingénieur forestier. J'occupe un poste d'analyste en aménagement du territoire au sein du Bureau du Nionwentsïo, à Wendake. Mon travail consiste à représenter la Nation huronne-wendat sur différentes tables et sur différents comités. Je fais

¹ La publication de cette entrevue, d'abord réalisée de manière anonyme, a été rendue possible grâce à l'autorisation de M. Mario Gros-Louis.

² Ces extraits sont disponibles grâce au travail remarquable de Jean-François Richard et de son équipe.

Témoignage de Harry Gros-Louis :

La forêt m'a toujours attiré. Je pense que j'avais un peu ça dans le sang, comme mes arrière-grands-pères et mon père, qui ont toujours été des trappeurs.

J'ai commencé à trapper et à courir les bois dès mon jeune âge, avec mon père et mon grand-père, Daniel Gros-Louis. J'ai commencé vers treize ans à partir avec eux durant mes vacances d'été. C'est avec eux que j'ai commencé ma carrière de trappeur.

On partait avec un peu de graisse, un sac de farine et un petit peu de soda à pâte. On vivait là-bas avec les animaux qu'on prenait : le lièvre, le castor... On mangeait avec ça.

Un coup rendu dans la forêt, on était au paradis. Les affaires d'ici, ça n'existait plus. On partait et, rendu là-bas, on faisait notre vie. On vivait notre vie. On aimait notre vie.

Durant les saisons d'été, pour prendre mes vacances, j'étais guide pour les touristes américains. Curieuses de vacances pour certains, mais c'était mon plaisir à moi.

de la représentation au niveau régional, comme aux Commissions régionales sur les ressources naturelles et le territoire (CRNT), aux Tables de gestion intégrée des ressources et du territoire (TGIRT), aux comités de bassins versants et à bien d'autres comités. On a tellement de demandes pour siéger sur différents comités qu'on n'a pas le choix d'en refuser. Il faudrait avoir plus de ressources financières et humaines.

Je m'occupe également des consultations qui entrent ici, au Conseil de la Nation huronne-wendat. C'est beaucoup de travail et je le fais en collaboration avec plusieurs personnes de notre équipe. Par contre, les consultations permettent, en attendant un meilleur processus, de s'impliquer et de protéger certaines parties de notre territoire en réaction au développement. Dans un monde idéal, il est essentiel que la Nation huronne-wendat soit impliquée en amont de tout processus de développement.

Julie : Donc, tu vas en forêt pour tes activités, et ton travail est en lien avec celle-ci. Mais qu'est-ce que la forêt représente pour toi ?

Mario : La forêt, c'est ma vie. Tout ce que je fais finalement converge vers la forêt. Je travaille pour protéger la forêt, pour protéger nos droits, pour protéger l'intégrité du territoire. La forêt, c'est également un milieu de vie, une réserve de nourriture, de plantes, de fruits, etc. S'il n'y a plus de forêt, je n'existe plus. La forêt est extrêmement importante pour l'ensemble des Hurons-Wendat parce qu'on est un peuple de chasseurs, indépendamment de ce que l'histoire a déjà écrit sur nous, dans laquelle



Les Hurons-Wendat Harry Gros-Louis Sr., Adélard Gros-Louis, Harry Gros-Louis Jr. et M. Picard

Source : Gingras, Lirette et Gilbert, 1989, *Le Club Triton*, p. 218

on affirmait qu'on était seulement des agriculteurs. C'est faux. On est aussi des utilisateurs du territoire. Ce n'est pas juste mon garde-manger à moi, c'est celui de l'ensemble de la Nation. Il y a d'ailleurs des chasses communautaires qui se font pour les aînés qui peuvent difficilement se rendre sur le territoire. On fait de la chasse communautaire pour que tout le monde puisse avoir des produits de la forêt. C'est un droit pour tous les Wendat.

Je travaille aussi pour la protection du territoire. Nos membres veulent avoir une forêt de qualité et récolter tout ce dont ils ont besoin pour survivre. Au Bureau du Nionwentsio, on assure l'intégrité du territoire pour que tout le monde puisse poursuivre ses activités coutumières.

Témoignage de Harry Gros-Louis :

Il y avait le castor, la martre, le vison, le pékan, le loup-cervier, la loutre... Tous ces animaux nous payaient, car on vendait la fourrure. On faisait de très bonnes chasses... au début !

On a fait de très bons hivers. Naturellement, les hivers ne se ressemblent pas tous. Il y a des baisses, il y a des hausses. C'est comme la bourse : il y a des baisses, il y a des hausses. On est parfois sorti avec des chasses de trois mille piastres, quatre mille piastres pour une saison. C'est assez raisonnable. On ne demandait pas d'avoir des affaires pour devenir millionnaire. De toute façon, notre argent de millionnaire, on n'aurait pas su où le déposer.

Témoignage de Harry Gros-Louis :

Maintenant, ils ont rouvert leur fameux parc national. Cette fermeture nous avait fait mal. Ils arrivaient et ils nous tassaient d'ici et là. Un Indien, c'était timide un peu. « Ôte-toi de là, tu nous nuis. » On se rangeait, on leur donnait un petit pouce, on leur donnait un autre petit pouce... Finalement, à force de leur donner des petits pouces, ils ont englobé tout le territoire. Ça nous a fait mal au cœur. On avait un beau territoire de chasse, on gagnait notre vie honorablement et honnêtement. Quand ils nous ont délogés, ils nous ont fait la vie dure.

Quand les gardiens ont rouvert leur parc national, ils suivaient nos « trails » et ils rattrapaient nos pistes. Ils brisaient nos pièges. Ils ont même jusqu'à brûlé nos cabanes. Ils nous mettaient en péril!

Au début de l'automne, on portageait nos provisions. Ça nous prenait un mois, un mois et demi, à monter. On faisait plusieurs voyages. Le soir, à l'arrivée, il n'y avait pas de caprice. On ouvrait notre toile et notre couverture, on se cassait trois ou quatre branches de sapin, on se pliait sous un arbre et on s'abritait pour la nuit. Le lendemain matin, naturellement tout habillé, on se levait et on était prêt. Une tasse de thé et on retournait en arrière chercher les bagages qu'on avait laissés là, la veille. Tout notre bagage devait suivre comme ça. On marchait pour un mille, deux milles. Ensuite, on revenait chercher le bagage qu'on avait laissé en arrière. Vous savez, quand on portage de même pendant un mois, un mois et demi, pour se rendre à destination, qu'on y arrive enfin, que les gardiens sont passés et que nos poches de farine ont été coupées avec un couteau... Ils risquaient de nous faire périr de faim.

Quand ils ont rouvert leur parc national, ils ont dit que c'était pour la protection de la faune. Ils ont pris le parc national pour protéger la faune, et le premier animal qu'ils ont tué, ça a été l'Indien.

Julie : À quoi peut servir la forêt ?

Mario : La forêt, c'est un milieu de vie. Elle sert à supporter presque toute la biodiversité, dont les humains. Elle sert de garde-manger, de médecine, d'abris, de source d'énergie (bois de chauffage), etc. S'il n'y a plus de forêt, la Nation huronne-wendat (et l'ensemble des êtres humains) n'existe plus. Lorsqu'il n'y a plus de forêt, beaucoup d'espèces disparaissent.

La forêt présente avant l'arrivée des non-autochtones avait une certaine stabilité. Aujourd'hui, la récolte de matière ligneuse, les mines, l'exploitation hydroélectrique et l'apparition d'espèces exotiques contribuent à cette perte de biodiversité et d'habitat. Il est important de noter que la forêt joue également un rôle essentiel au niveau du cycle du carbone.

Julie : Pour toi, qu'est-ce qu'une forêt en santé ?

Mario : Une forêt en santé n'a aucune espèce en péril et elle me permet de récolter ce dont j'ai besoin. C'est une forêt originale aussi, avec un bon ratio de forêts matures, de forêts en transition et de forêts de régénération. Il ne faut pas déséquilibrer la forêt. Nous, on travaille beaucoup sur l'intégrité du territoire en utilisant les critères d'aménagement écosystémique. On essaie



Harry Gros-Louis Jr. et son cousin Armand en route pour un travail sur le territoire du Triton

Source : Gingras, 2010, *Québec à l'époque des pionniers*, p. 522

d'avoir une proportion adéquate des différentes classes d'âge de forêt et on s'assure de conserver l'ensemble des espèces.

Julie : Selon toi, quelle serait la meilleure façon de gérer la forêt ?

Mario : La façon idéale serait que les nations autochtones gèrent la forêt. En ce moment, je pense que le gouvernement du Québec a essayé, et il a échoué. Est-ce que nous autres, on peut faire pire ? Je ne pense pas, car on peut apprendre des erreurs commises.

Il faut aussi développer des partenariats et faire de la cogestion. On ne se cachera pas qu'il y a quand même de bons experts au MRNF, qu'on n'a pas ici. Depuis plusieurs années, ils ont pu développer une bonne expertise avec l'argent provenant de notre territoire, en quelque sorte. On ne dira pas demain : « Tassez-vous, c'est les Hurons-Wendat qui gèrent à partir d'aujourd'hui. » Il y a de bons experts au Ministère avec qui on pourrait collaborer et eux pourraient collaborer avec nous. Je pense que, dans le futur, l'implication des Premières Nations sera essentielle à une bonne gestion forestière, et notre présence se fera de plus en plus sentir.

Pour assurer une meilleure gestion de la forêt, il faut que l'industrie forestière prenne moins de place. Cet élément est très important parce qu'il n'y a pas juste la récolte de matière ligneuse qui est possible, il y a également la récolte de produits forestiers non ligneux, la chasse, la pêche, la villégiature, le récréotourisme, l'observation, etc. Il y a plus d'argent à faire en faisant autre chose que juste de la récolte ligneuse. Il faut trouver un bon équilibre au niveau économique. Il faut comprendre que l'industrie forestière offre de bons emplois et soutient plusieurs villes, ce qui est politiquement dangereux pour un gouvernement qui désire prendre un tel virage. De plus, les redevances provenant de ce secteur d'activité sont loin d'être extraordinaires. Nos territoires sont pillés depuis des années, et la Nation huronne-wendat ne perçoit pas de redevances pour l'exploitation des ressources de son territoire, mais ce n'est qu'une question de temps.

Julie : Est-ce que tu penses que la forêt est mieux gérée qu'avant ?

C'est sûr que la gestion des forêts aujourd'hui est moins pire qu'il y a vingt ans. Il y a eu beaucoup d'améliorations. Dans le temps des concessions forestières, il n'y avait aucune consultation. C'était une forme de privatisation du territoire où les Premières Nations n'étaient surtout pas invitées. La récolte se faisait sans tenir compte des gens qui utilisaient ce territoire. On coupait comme on voulait. C'était une manière très coloniale de faire les choses. Aujourd'hui, les choses ont en partie changé parce qu'il y a des autochtones qui ont « chialé ». Nous, on crie depuis longtemps de la mauvaise gestion, mais on n'est jamais pris au sérieux.

Pour une meilleure gestion de la forêt, il doit tout d'abord y avoir des discussions de nation à nation. Quand on va s'asseoir au niveau régional avec des utilisateurs du territoire avec des droits bien différents, on est là comme personnes non votantes et pour s'assurer de faire protéger certains éléments en amont des consultations finales, ce qui nous permet d'alléger ces dernières. La Nation huronne-wendat a décidé de participer à titre de membre non votant (ex. : CRNT, TGIRT, etc.), car on ne peut participer à un processus démocratique avec des autochtones qui risquent de prendre des décisions pouvant affecter nos droits sur nos territoires. Advenant le cas où une situation semblable se produirait, une Première Nation ne pourrait se permettre de s'isoler des autres membres par un vote inégal. De plus, les Premières Nations disposent d'un canal privilégié avec les gouvernements

pour discuter des effets que les décisions auront sur nos droits et ensuite parler d'accommodement. C'est par ce canal que les Hurons-Wendat vont faire valoir leurs droits.

Julie : Selon toi, quelles sont les valeurs à protéger sur le territoire ?

Mario : Quand on parle de valeurs, ça me fait penser à tellement de choses, parce qu'on a plusieurs valeurs. Moi, je pense tout de suite à la Nation huronne-wendat et à nos droits de Traité. C'est l'idée qui me vient en tête lorsqu'on me parle de valeurs. Mais, il y a aussi l'enseignement : enseigner ce que l'on sait à nos enfants. Au niveau du territoire, c'est extrêmement important que mes enfants sachent ce que je sais. La tradition orale se transmet de cette façon. Moi, j'enseigne ce qu'on m'a enseigné, ce qu'on enseigne de génération en génération.

L'intégrité du territoire est aussi une valeur importante : s'assurer que toutes les espèces sont présentes et que je puisse en récolter jusqu'à la fin de mes jours, ainsi que mes enfants et leurs enfants. On entre alors dans le concept de développement durable : s'assurer que mes enfants, leurs enfants et ainsi de suite, puissent profiter autant que moi du territoire. C'est sûr que moi, j'aurais aimé ça en profiter autant que mes ancêtres, mais on s'est fait voler un territoire qu'on n'a jamais cédé et ça continue aujourd'hui. On s'est tellement fait tasser depuis l'avènement des clubs de chasse, des concessions forestières, de la privatisation, de la création des réserves fauniques, des parcs, etc. On a tout le temps eu l'impression que c'est nous qui dérangions, alors que c'est nous autres qui nous faisons déranger.

Témoignage de Harry Gros-Louis :

Je me souviens, ils m'avaient donné un badge comme gardien pour faire la patrouille d'une certaine partie de territoire. Un moment donné, j'ai eu un coup de téléphone et ils m'ont fait descendre au Parlement pour me dire : « Veuillez déposer votre badge sur le bureau. » J'ai dit : « Pourquoi mettre mon badge sur le bureau ? Est-ce que j'ai fait une infraction, quelque chose ? » Ils ont dit : « On n'a aucun compte à vous rendre. Mettez le badge sur le bureau, un point, c'est tout. » Alors, j'ai pris le badge et je l'ai déposé sur le bureau.

Là, ils ont voulu essayer de me faire prendre un permis de trappeur. J'ai dit : « Un permis de trappeur ? Je n'ai pas besoin d'un permis de trappeur ! Je suis un Indien. » Ils ont dit : « Oui, mais pour vous conformer au règlement. » J'ai dit : « Je n'ai pas d'affaire à me conformer à vos lois et à vos règlements, je suis un Indien ! Je ne suis pas pour prendre un permis pour rentrer chez nous ! »

Finalement, les jugements de la Cour suprême ont commencé à reconnaître les droits des Autochtones. Il n'y a pas si longtemps, on se faisait courir par des gardes chasse dans la réserve faunique des Laurentides. La génération de ma mère, où les gens se sont fait taper sur les doigts pour être ce qu'ils sont, s'est fait exclure du territoire. Ces individus ont de la méfiance envers le gouvernement du Québec et les gardes-chasse. Ils ont été obligés d'acheter des permis pour aller sur leur territoire. C'est grave, là! Quand tu te dis qu'il te faut un permis pour aller dans ton salon. Voyons! Je n'ai pas besoin de permis pour aller dans mon salon! Il faut aussi réfléchir à cela au niveau des valeurs, une justice équitable pour les Premières Nations, parce que, présentement, c'est loin d'être équitable, du moins dans notre sens à nous, car on reçoit encore des contraventions. On se fait encore harceler, même avec tous les jugements de la Cour suprême! Notre traité a été confirmé en 1990 et, finalement, on se rend compte que, depuis ce temps, on n'a pas avancé tant que ça. On a encore du chemin à faire au niveau de la justice. J'ai d'ailleurs reçu une contravention pour avoir, semble-t-il, « pêché illégalement » dans la réserve faunique des Laurentides, au mois de juillet 2010. Évidemment, cette contravention est présentement en contestation. Cela est juste pour souligner qu'il y a des choses qui n'ont pas changé depuis le début du 20^e siècle. Malgré les jugements de la Cour suprême, nous sommes toujours harcelés par les gardes-chasse.

Une autre valeur importante est la défense du territoire. Tous les Autochtones sont les gardiens du territoire. C'est le rôle qu'on a toujours joué et on veut continuer à le jouer. C'est aussi pour cette raison que le Bureau du Nionwentsio a été créé. C'est un bureau qui est jeune et dynamique. Ça fait trois ans qu'il existe.

Julie: Est-ce que tu vois des ressemblances entre les Autochtones et les non-autochtones au niveau des valeurs?

Mario: Oui, c'est sûr qu'il y en a, mais ça dépend où la personne habite. Quelqu'un qui habite à Montréal n'aura pas les mêmes valeurs que celui qui habite à Chibougamau ou à Lebel-sur-Quévillon. Ceux qui sont plus dans les villes forestières, ils peuvent avoir des valeurs qui ressemblent aux nôtres. Il reste qu'il y a tout de même une bonne différence au niveau des droits qui sont particuliers pour les Premières Nations. Ensuite, le lien avec la forêt est différent. Les gens de ces villages ne dépendent pas de la forêt de la même façon que nous. Eux, ils en dépendent principalement au niveau économique. C'est la gestion forestière, c'est les pâtes et papiers, les mines, ainsi de suite. Tandis que

pour nous, c'est une source de nourriture, c'est notre garde-manger. Il y a un monde qui nous sépare. Eux, ils sont là pour faire de l'argent. Nous, on est réticent au développement parce qu'on veut pouvoir continuer à se nourrir et utiliser notre territoire ou, à tout le moins, participer à ces développements. Il faut juste trouver un bon équilibre entre les deux. On n'a jamais tenté de trouver cet équilibre. De mon point de vue à moi, l'argent mène le monde et les Premières Nations ne sont pas invitées dans ce monde.

Julie: Qu'est-ce que tu veux dire quand tu parles de droits des Premières Nations?

Mario: Le droit représente ce que je peux faire sur mon territoire, sans me faire déranger et sans contrainte. C'est sûr qu'on développe des politiques ou des codes d'éthique à l'intérieur de la Nation, afin de sensibiliser notre population à une bonne gestion. On a fait des règles pour s'assurer que tout le monde comprenne bien ce que veut dire l'intégrité du territoire. En même temps que l'exercice des droits, il faut mettre de l'avant la protection et l'enseignement.



Harry Gros-Louis Sr (1878-1953) en forêt avec son fils Harry Gros-Louis Jr (1907-1974)

Source: Archives de la Nation huronne-wendat, don de Danielle Gros-Louis

Témoignage de Harry Gros-Louis :

Aujourd'hui, ils n'ont plus besoin de s'inquiéter, c'est moi le dernier trappeur de la réserve ici. Mes enfants, ils prennent le rôle des gens de la ville. Mais moi, ce n'est pas mon affaire, et ma femme non plus.

Quand j'ai démissionné de mon territoire de chasse, ma femme a eu bien plus de peine que moi. Les plus beaux jours de sa vie, elle les a passés dans le bois, avec la tranquillité. On ne peut pas tous être des avocats, des juges et des notaires. Nous, on était trappeurs et on chassait.

Il est important de préciser que le développement doit être harmonisé à nos droits. Quand on parle d'harmonisation aujourd'hui, on te dit: «Voici le développement qui est à faire. On peut harmoniser certains éléments avec votre Nation.» Ce serait plutôt le contraire! C'est le développement qui devrait être harmonisé à nos droits, notre mode de vie et notre identité. Pour cette raison, on doit être impliqué en amont de tout processus de développement sur notre territoire. Lorsqu'on harmonise en fin de processus avec un projet déjà «canné», c'est la Première Nation qui porte l'odieux d'être contre le projet ou de le retarder, car elle doit protéger ses droits sur le territoire en question.

Julie: Qu'est-ce que tu changerais pour améliorer les relations entre ta Nation, le gouvernement et les industriels?

Mario: Il y a des choses qui vont quand même bien. La relation qu'on a avec certains industriels va très bien. Mais avec le gouvernement du Québec, c'est la relation de confiance qui est à travailler. Pour l'instant, la confiance est au plus bas et je n'ai pas l'impression que ça va changer dans un court laps de temps. En tout cas, je serais bien surpris parce que la relation d'égal à égal, de gouvernement à gouvernement, n'est vraiment pas là. J'ai parfois l'impression qu'on rit de nous autres. Les gouvernements allochtones doivent travailler avec les Premières Nations et non contre elles. Ces ministères délimitent de façon unilatérale les territoires des Premières Nations, ce qui n'est pas leur rôle. C'est plutôt aux Premières Nations de délimiter leur propre territoire. Les petits bureaux territoriaux des Premières Nations sont confrontés à un monstre, car ces ministères sont composés d'une grosse équipe pour déterminer «notre territoire» et sur lequel nous devons être consultés. Pourtant, les jugements de la Cour suprême sont clairs: aussitôt qu'il y a prétention, il doit y avoir consultation et accommodement.

Pour une réelle relation de gouvernement à gouvernement, il est essentiel que notre Nation devienne autonome. Notre financement provient essentiellement des gouvernements. C'est déplaisant parce que tu te sens comme un «quêteux», mais on n'a pas le choix. Tout notre budget ici, pour protéger nos droits et nos territoires, dépend beaucoup du financement ponctuel provenant des gouvernements et si demain on n'a plus de financement, notre structure territoriale est mise en danger. C'est pour cette raison qu'on cherche l'autonomie financière. La perception de redevances pour la Nation huronne-wendat est une bonne solution. Ces redevances nous permettraient de

sécuriser le bureau territorial à long terme. En même temps, lorsque tu es autonome, que tu as tes propres revenus, tu es pris davantage au sérieux parce qu'ils ne peuvent pas essayer de te faire peur en laissant planer une épée de Damoclès au-dessus de ta tête.

De mon côté, je crois fermement à l'autonomie financière de ma Nation. Il va toujours y avoir de la collaboration avec les autres utilisateurs du milieu (gouvernements, MRC, partenaires privés, d'autres Premières Nations, etc.). On n'a pas le choix. Mais les gens vont devoir comprendre qu'il existe une tarte et que cette dernière doit être partagée avec les Premières Nations, ce que nos ancêtres ont d'ailleurs fait lors de l'arrivée de vos ancêtres.

Roland Pitre Sioui

Roland Pitre Sioui est l'un des fils d'Henri Sioui qui fut gardien au Lac à la Croix, dans le Club Triton. Roland Pitre a passé sa jeunesse en forêt où il a appris une foule de choses, telles que la chasse, la pêche, la fabrication de couteaux et la confection d'œuvres artisanales. Martin Hébert et Delphine Théberge sont allés le rencontrer, en compagnie de sa fille Linda Sioui, pour en savoir plus sur ce qu'était la vie au Club Triton. Au cours de cet entretien, vous découvrirez la vie d'un homme qui, après avoir grandi en forêt, est allé vivre à Montréal, avant de revenir définitivement chez lui, pour pouvoir être sur le territoire.



L'illustre chasseur, Henri Sioui, père de Roland Pitre Sioui, gardien au Lac à la Croix

Source : Gingras, Lirette et Gilbert, 1989, *Le Club Triton*, p. 211

La vie au Triton

Martin : On est venus vous rencontrer pour connaître vos souvenirs de jeunesse dans le bois.

Roland Pitre : Moi, j'ai été élevé au Club Triton parce que mon père était gardien. Donc, on s'était installé là. On a fait une belle vie ! C'est beau là-bas ! Je suis venu au monde en 1933 et, en 1939, on a déménagé. J'avais six ans quand on s'est installé au Triton à l'année longue, l'hiver comme l'été. On recevait le journal une fois par trois mois.

Delphine : C'était quoi, les installations que vous aviez au Triton ?

Roland Pitre : Il y avait le Club House pour recevoir des archimilliardaires. Nous, on restait dans une belle petite maison pas loin du Club House.



« En 1897, ce fut l'année de la construction de l'imposant club house, situé sur le Lac à la Croix. [...] Les matériaux furent acheminés par train et transportés de la station de chemin de fer au site choisi par les voies navigables, via le Lac à la Croix. Aucune matière première ne fut prise sur place, toute la construction se faisant avec de la planche. »

Source : Gingras, 2007, *L'épopée de la forêt*, p. 308

Linda : Ma grand-mère faisait la cuisine au Club House pour les gens qui allaient au Triton, et mon grand-père était gardien et guide.

Martin : Est-ce que vous montiez là avec le chemin de fer ?

Roland Pitre : Oui, on avait une gare à Lorette. On prenait le train là et au millage 108, on débarquait. On avait une petite rivière et on allait au Triton en canot.

Martin : Est-ce que c'était long ?

Roland Pitre : Deux milles et demi. On a emmené une vache une fois. On l'avait embarquée sur deux canots. On avait mis des madriers de travers et on avait fait une cage. Ce n'était pas facile de descendre à la station avec cette bête. On a débarqué la vache du train, on l'a embarquée sur les canots et on l'a emmenée à la maison du Club. On l'a débarquée dans l'eau parce qu'on n'avait pas le choix. On a fait un enclos pour la recevoir.

Delphine : Est-ce que vous aviez d'autres animaux ?

Roland Pitre : On avait trouvé des petits ours. On les nourrissait. Ils couchaient dans mon lit. C'est frileux, un petit ours. Mais on a été obligé de les tuer parce qu'ils devenaient dangereux.

Delphine : Est-ce que les *sportsmen* prenaient aussi le train ?

Roland Pitre : Pas tout le temps. Les Américains arrivaient souvent en avion. Les milliardaires, ça ne voyage pas à pied. Ils atterrissaient sur le Lac à la Croix. Quand ils arrivaient, ils venaient se reposer. Parfois, ils partaient avec leur guide. Il n'était pas question de VTT et de skidoo!

Martin : Ils devaient avoir de la misère ?

Roland Pitre : Bah! Ils n'avaient rien à faire.

Delphine : Est-ce qu'ils avaient un sac à dos ?

Roland Pitre : Le millionnaire avec un sac à dos ! Voulez-vous rire de moi ? Un sac à dos ! Il y avait trois ou quatre gars qui travaillaient pour eux : « On va te payer, alors portage. » Ils regardaient partout : « Regardez comme c'est beau ! Look how nice it is ! » Quand tu portages un poids sur ton dos, tu portages le lunch et des boîtes. Tu n'as pas le temps de regarder et de dire « Look how nice it is ! ».

Les petits oursons adoptés par la famille Sioui en train de manger du gruau, aux alentours de 1944

Source : Archives Conseil de la Nation huronne-wendat, Collection Linda Sioui, cote : PH-42-48



Martin : Ils allaient là pour pêcher ou pour chasser ?

Roland Pitre : Ils venaient pour se reposer et se désennuyer un peu. Ils jouaient aux cartes, ils s'amusaient. De temps en temps, ils allaient à la pêche. « We want to go fishing today. We would like to eat some trout for supper. Not the big one. 10-12 inchs. » La petite, c'est la meilleure à manger. Je pêchais une douzaine de truites, je faisais cuire ça tout de suite. Mais des fois, ils voulaient aller pêcher de la grosse aussi. « We gonna try to catch some bigger: trophée. » Là, ils partaient et ils allaient à la pêche, le soir et le matin de bonne heure. Dans le jour, ils jouaient aux cartes. Ils prenaient un petit verre de fort tranquillement. Ils avaient du plaisir avec leurs invités.

À Montréal pour apprendre un métier

Roland Pitre : Quand je suis parti d'ici, j'avais 17 ou 18 ans. Je tenais à apprendre un métier. Je suis allé vivre à Saint-Henri des Tanneries. Moi, j'appelais ça la « Smoking Valley ». Il y avait beaucoup de trains dans ce coin-là et ça sentait le « yabe ». Tu lavais ton linge et il était emboucané.

Avant de faire mes cours de plomberie, je n'avais pas fait beaucoup d'école. Là, j'étais à Montréal, tout seul, et j'allais à l'école technique. Les premières journées, je voyais mon professeur en train d'écrire sur le tableau noir. Je le regardais faire ses dessins sur le mur et je me disais : « Qu'est-ce que je suis venu faire ici ? » J'avais des crayons, mais j'avais de la misère à écrire mon nom. Je connaissais mes tables de multiplication. J'avais appris mes tables avec ma mère, jusqu'à la table de 24. J'avais appris à lire dans le journal. Donc, je connaissais mes tables et un peu de vocabulaire. Mais la racine carrée, calculer la pression et ces affaires-là, je ne connaissais pas ça. Un moment donné, le professeur dit : « Sioui, qu'est-ce que t'as ? » J'ai répondu : « Bien... je ne sais pas compter. La racine carrée et tout ce que tu me montres, c'est du chinois ! » Alors, le professeur m'a dit : « Si tu veux rester une heure après l'école, je vais te montrer comment faire. Je m'aperçois que tu es assez intelligent et que tu es capable de comprendre. » Après la première année, je le suivais : calculer des surfaces, des pertes de chaleur, la grandeur des châssis, le pied cube d'un appartement... ou encore, calculer des unités : drain de plancher, lavabo, toilette, évier de cuisine, trappe à graisse dans les restaurants... Il m'a montré tout ça. Alors, j'ai passé mes licences avec 85 %.



Le Lac à la Croix vu du Club House

Source : Gingras, Lirette et Gilbert, 1989, *Le Club Triton*, p. 78

Delphine : Après ça, vous avez décidé de revenir ici pour pouvoir aller dans le bois ?

Roland Pitre : Oui, le bois, les castors, les orignaux et les ours... c'est ça que j'aime.

Aujourd'hui, le partage des savoirs pour les générations qui suivent

Martin : Donc, vous êtes revenu pour votre amour de la forêt ?

Roland Pitre : Oui. Là, j'arrive de la chasse à l'orignal.

Martin : Cette année ?

Roland Pitre : Oui, ça faisait trois ans que je n'en avais pas tué parce que je ne voulais pas en tuer. Je ne veux pas tuer ceux qui sont à côté de mon camp. Je m'assois sur la petite galerie, je les regarde et je m'amuse avec mes lièvres. Je leur donne des corn flakes, du pain et des carottes.

Martin : Vous allez à votre camp et vous regardez les orignaux.

Roland Pitre : C'est tranquille. De temps en temps, il y a quelqu'un qui vient me voir.

Linda : Samuel et Philippe, tes petits-fils, ils montent aussi dans le bois ?

Roland Pitre : Oui, Samuel et Philippe aiment venir en forêt. Quand ils montent, je leur montre comment chasser. Ce n'est pas facile d'apprendre à tirer. Tu prends une balle et tu te dis : « Je suis prêt à tirer. » Tu prends deux respirations et pow ! Il faut laisser aller ta respiration, alors tu ne trembles pas.

Au voisin, je suis en train de lui montrer tranquillement. Il était avec moi l'autre jour. J'ai ri ! On voit un beau chevreuil. Le chevreuil passe en avant de nous. Mon autre sort à la course tout énervé : pow ! J'ai dit :

« Regarde ce que tu as fait. Tu ne l'as pas pogné, le chevreuil.

-Comment ça se fait que tu sais ça ?

-Quand tu mets une balle dans le côté d'un orignal, la touffe de poil où la balle entre tombe à terre. Tu ne lui as pas touché. Mais, calme-toi. On n'est pas à la guerre. On est à la chasse. Ne t'énerve plus. Prends ton temps et respire par le nez. »



En 1944, Roland Pitre Sioui à l'âge de 10 ans avec son père Henri, dans le secteur du Triton

Source: Archives Conseil de la Nation huronne-wendat, Collection Linda Sioui, cote: PH-46-61

Martin: Puis, est-ce qu'il en a tué un ?

Roland Pitre: Oui. On arrive à une place, la femelle passe. Il prend son temps et : pow! J'ai dit: « As-tu vu la touffe de poil qui est tombée à terre ?

-Oui, je l'ai vue comme il faut.»

La femelle descend en bas de la butte et elle tombe. Lui, il descend et j'entends: bang! bang! Il est à la guerre, lui! La femelle, elle avait une balle dedans. Elle était frappée à mort. On la voit sur le bord de l'eau, mais là, il en avait tiré une autre. J'étais découragé.

«Tu as tiré trois balles et tu as deux orignaux. Si tu avais pris ton temps, on en aurait un et on aurait eu la belle tranquillité. Là, on est obligé de ramasser ça. N'oublie pas: il y a de l'ouvrage. Un orignal, c'est de l'ouvrage. Deux, c'est deux fois l'ouvrage!»

Donc, même si c'est beaucoup d'ouvrage, je continue à aller dans le bois et j'aime ça.

Conclusion

M. Roland Pitre Sioui a passé son enfance en forêt. Aujourd'hui, il continue d'enseigner les multiples choses qu'il a apprises tout au long de sa vie. Les savoirs et les connaissances de cet homme sont tels que plusieurs membres de la communauté se sentent honorés lorsque M. Sioui les amène en forêt. Tout comme on peut le remarquer dans l'entrevue de M. Mario Gros-Louis, la forêt est un lieu d'enseignement qui renforce les liens entre les générations et les gens de la communauté. Bien que Harry Gros-Louis se voyait tristement comme étant le « dernier trappeur », il serait peut-être heureux aujourd'hui de constater que ses descendants continuent à trapper, à chasser et à pêcher. Dans son entrevue à Radio-Canada, il portait un regard sur ses enfants qui « prennent le rôle des gens de la ville », probablement à cause du contexte politique qui rendait l'accès au territoire difficile. Mario Gros-Louis nous montre cependant qu'il est aujourd'hui possible de fréquenter le territoire et d'en avoir un attachement fort, tout en ayant un « métier de la ville », comme celui d'ingénieur forestier. D'ailleurs, Mario a choisi cette profession à travers laquelle il consacre ses efforts à défendre les droits des Hurons-Wendat et, par conséquent, à se réappropriier le territoire qui paraissait de plus en plus inaccessible pour Harry. Ainsi, on remarque que même si, jadis, le territoire a été difficile d'accès, les Hurons-Wendat continuent à le fréquenter.